

Lunéville, le vendredi 12 octobre 2012

DOSSIER DE PRESSE

Françoise de Graffigny rentre à Lunéville
Donation Pierre Mouriau de Meulenacker
Musée du château de Lunéville



COMMUNIQUE DE PRESSE

Exposition

Françoise de Graffigny rentre à Lunéville

Château des Lumières – musée du château de Lunéville, salle Boffrand

12 octobre - 16 décembre 2012

Ouverture samedi et dimanche de 14h à 18h

Entrée libre

Catalogue : 15 €

"Venez (re)découvrir Françoise de Graffigny, la plus célèbre femme de lettres du XVIIIe siècle, à travers une collection unique d'ouvrages donnée au conseil général de Meurthe-et-Moselle par M. Pierre Mouriau de Meulenacker".

C'est grâce à la générosité et à la passion érudite d'un bibliophile belge, M. Pierre Mouriau de Meulenacker, que le musée du château de Lunéville s'est enrichi en 2012 d'un ensemble unique. Avec pas moins de 135 éditions différentes de ses principaux ouvrages, cette collection remet à l'honneur Françoise de Graffigny (1695-1758), une proche de la cour de Lunéville qui devait devenir la femme de lettres la plus célèbre de son temps. Avec elle, la Lorraine a offert au monde littéraire un auteur à grand succès, comme en témoignent les *Lettres d'une Péruvienne*, l'un des premiers best-sellers du XVIIIe siècle. Présentée pour la première fois au grand public, la donation Pierre Mouriau de Meulenacker, reconnue comme unique au monde, nous invite à découvrir non seulement l'univers de la bibliophilie, mais également l'œuvre d'une femme d'exception qui a marqué son époque.

Celui par qui l'aventure commence

Pierre Mouriau de Meulenacker / Le donateur

*Pierre Mouriau de Meulenacker,
bibliophile belge fut conquis par le château de Lunéville
lors d'une visite à l'automne 2007.*

*La collection se compose de 166 numéros
dont environ 140 numéros correspondent
à des éditions des œuvres de madame de Graffigny.*

*C'est cette collection exceptionnelle qui est donnée
au département de Meurthe-et-Moselle
afin qu'elle intègre les collections du musée
du château de Lunéville, musée de France.*

Pierre Mouriau de Meulenacker a constitué avec passion depuis 1990, la collection des premières éditions des *Lettres d'une Péruvienne* de Françoise de Graffigny. Cet ensemble rassemble les éditions successives, traductions, éditions pirates de l'ouvrage le plus connu de madame de Graffigny au XVIIIème et XIXème siècles ainsi que quelques autres œuvres de Françoise de Graffigny.

La collection débute par *Le Recueil de ces messieurs*, publié en 1745, qui contient la première œuvre éditée de madame de Graffigny, « Nouvelle espagnole. Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices ». Puis, l'édition originale, *Lettres d'une Péruvienne*. A Peine [Paris, Veuve Pissot, décembre 1747 ou janvier 1748] ouvre l'impressionnante liste de 166 numéros qui figure en annexe. Au corpus centré sur les *Lettres d'une Péruvienne*, s'ajoutent une dizaine d'ouvrages dont celui de Garcilosa de la Vega, *Histoire des Yncas, rois du Pérou*, traduit de l'espagnol par Jean Baudouin, Amsterdam, 1715, texte essentiel puisqu'il a constitué la source historique de Françoise de Graffigny. Cet ensemble de livres est complété par un manuscrit inédit de madame de Graffigny (sommaire d'une pièce de théâtre) et la documentation concernant ces éditions.

Pierre Mouriau de Meulenacker, bibliophile belge fut conquis par le château de Lunéville lors d'une visite à l'automne 2007.

Désireux de permettre la meilleure diffusion de l'œuvre de madame Françoise de Graffigny auprès du public le plus large, Pierre Mouriau de Meulenacker considère que la destination naturelle de cette collection est le château de Lunéville, où Françoise de Graffigny a vécu sous le règne du duc Léopold et avec lequel elle entretient des liens étroits, sous le règne de Stanislas, par le biais de sa correspondance, surtout en direction de François Devaux. Elle est restée en contact avec le duc François III de Lorraine, époux de Marie-Thérèse d'Autriche qui lui verse une pension pour des pièces en un acte écrite pour les enfants du couple.

Donation Graffigny. **Dossier de presse.**

La collection

La collection se compose de 166 numéros dont environ 140 numéros correspondent à des éditions des œuvres de madame de Graffigny, parfois en deux volumes.

Sous le numéro 108 figurent douze plaquettes minuscules. Certaines éditions de luxe possèdent de belles gravures. Signalons la traduction en italien, édition bilingue en texte juxta, version qui sera utilisée comme manuel d'italien. Cinq numéros concernent des œuvres inspirées par les *Lettres d'une Péruvienne*, sept numéros répondent à l'appellation documentation, deux numéros sont attribués à des tirés à part et le numéro 162 est le manuscrit inédit.

Pierre Mouriau de Meulenacker a rassemblé ainsi plus de 135 éditions différentes des *Lettres d'une Péruvienne* et quelques secondes émissions de certaines d'entre elles, **soit environ les trois quart de celles qui existent au monde**, des exemplaires uniques, des éditions rarissimes et même deux pages manuscrites, schéma d'une pièce de théâtre qui ne fut pas achevée et jamais publiée.

Les multiples sujets vers lesquels les œuvres et le personnage de madame de Graffigny renvoient, représentent pour le musée et le château un éventail varié de sujets pour des expositions, animations, et programmes de recherches en partenariat avec l'université.

Les ouvrages sont en bon état : le donateur a poussé le scrupule jusqu'à faire restaurer certains ouvrages avant leur remise au musée. L'ensemble a une valeur de 60 000 €.

C'est cette collection exceptionnelle que monsieur Mouriau de Meulenacker a donnée au département de Meurthe-et-Moselle afin qu'elle intègre les collections du musée du château de Lunéville, musée de France.

L'équipe scientifique

Tout naturellement, monsieur de Mouriau de Meulenacker fut désigné pour être le commissaire scientifique de cette exposition. Il a été accompagné sur le sujet par madame Marianne Delvaux, présidente de la Société royale des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique, (expositions à la Bibliothèque royale à Bruxelles, à la Koninklijke Bibliotheek de La Haye, au musée Charlier à Bruxelles depuis plus de 20 ans).

Pour cette réalisation, Aurore Montesi est venue épauler l'équipe de conservation, Alain Philippot, Thierry Franz, Joël Cholez.

Qui était

Françoise de Graffigny

Née le 11 février 1695 à Nancy, Françoise, fille de François d'Issembourg, major des gardes du duc Léopold de Lorraine, épouse en 1712 François Huguet de Graffigny, exempt des gardes du corps. Ce mariage malheureux se solde par un décret de séparation signé en 1723 par le duc Léopold et son mari, interné, meurt en 1725. Installée à la cour de Lunéville, elle est dame de compagnie de mademoiselle de Guise qui épousera le duc de Richelieu en 1734. La duchesse Elisabeth-Charlotte lui octroie une pension. L'arrivée du roi Stanislas en 1737 disperse la cour de Lunéville et Françoise de Graffigny après deux années de péripéties, arrive à Paris où elle bénéficie de la protection de la jeune duchesse de Richelieu. Sa carrière d'écrivain débute alors. Le roman épistolaire des *Lettres d'une Péruvienne* fut l'un des plus grands succès du siècle des Lumières.

Ainsi, amie de Voltaire, de Marivaux, d'Helvétius qui épousa sa nièce, Françoise de Graffigny, la femme de lettres la plus célèbre du XVIIIème siècle, suscite actuellement de nombreuses études. En parallèle, le quatorzième et dernier volume de sa monumentale correspondance, publiée par l'Université de Toronto, Canada, et la Voltaire foundation, sortira en 2012.

Après avoir connu une période d'oubli, madame de Graffigny et son œuvre, suscitent une intense recherche universitaire depuis deux décennies. Si certains mouvements féministes se sont réclamés des lettres d'une Péruvienne, il ne faut pas oublier que ce texte, à l'instar des *Lettres persanes* de Montesquieu, est une critique de la société française : hypocrisie des échanges dans les salons, soins exagérés accordés à l'apparence, dureté du travail des paysans,...CF détails ci-dessous. L'Université de Toronto, Canada qui porte l'édition critique de sa correspondance, met en ligne depuis deux ans les éditions successives de ses ouvrages.

Tout savoir sur....

Les lettres d'une Péruvienne

Ce roman reprend des procédés littéraires connus : roman épistolaire, mythe du bon sauvage, exotisme avec les Incas, critique sociale.

L'intrigue amoureuse est classique mais la conclusion est propre à madame de Graffigny. Zilia péruvienne est enlevée au Temple du Soleil par les Espagnols le jour prévu de son mariage avec le prince Aza. Ravie ensuite par les Français elle se trouve plongée dans la société parisienne sous Louis XV. L'amour de Zilia pour Aza ne se démentira pas même lorsqu'elle apprend que son fiancé inca s'est converti au catholicisme et s'est marié en Espagne. Elle ne succombe pas au charme de Déterville, elle ne veut pas l'épouser, elle lui propose une amitié sincère, et surtout refuse de s'enfermer pas dans un couvent. **Zilia veut être libre.**

Si l'exotisme est un procédé déjà employé (Montesquieu Les lettres Persanes, 1721), l'originalité réside dans le choix de l'Amérique du sud et précisément des Incas. Elle s'appuie sur l'ouvrage de Garcilaso de La Vega, Histoire des Incas, 1616, qui bénéficie en 1744 d'une nouvelle traduction due à Dalibard. Garcilaso (1539-1616) né à Cuzco, est le fils d'un conquistador espagnol et d'une princesse inca.

Cet exotisme est traité avec précision, madame de Graffigny explique certains termes en note. Quelques éléments servent l'intrigue de manière soutenue : ainsi les *quipos*, cordelettes colorées dont la combinaison avec des nœuds, fournit des informations. Le fait que Zilia n'en dispose plus, oblige l'héroïne à apprendre à écrire (lettre 16).

La bonté, la justice, le respect de l'autre et toutes les vertus sont attribués à la nation péruvienne. Toutefois Aza, ne respecte pas l'engagement pris envers Zilia. Le fait que Zilia soit étrangère lui permet de s'étonner de ce qu'elle voit, constate et approfondit en améliorant sa connaissance de la langue et de l'écriture.

La nature : madame de Graffigny l'évoque à plusieurs reprises de manière agréable, en particulier lettre 12, pages 81 et 82 , beauté du soleil couchant, odeurs de la forêt.

Sciences et techniques : le miroir, page 73 et 78, les ciseaux page 89, les jets d'eau page 128 où également les feux d'artifice.

La religion n'est pas traitée de manière spécifique : *la morale en est si belle*, page 104, *mais si les lois de l'humanité défendent de frapper son semblable parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son âme par le mépris de ses opinions.*

Ce sont surtout les critiques de la société qui occupent Zilia :

- le droit d'aînesse, *usage barbare*, page 99, qui oblige Céline à prendre le voile et Déterville à prononcer ses vœux au sein de l'ordre des Chevaliers de Malte.

- Le peu de reconnaissance pour les écrivains : éloge des livres, lettre 21, page 103 puis des écrivains : *ces hommes, sans contredit au-dessus des autres par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées ainsi que le peuple vend pour subsister, les plus viles productions de la terre*, page 107.
- La fausseté des liens sociaux sera détaillée : d'abord un jugement extérieur *ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix*, page 77. Au fur et à mesure que Zilia maîtrise mieux la langue *rendre des devoirs*, page 139 puis suivante *Les devoirs que nous rendons consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible, pour payer et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'âme. On dit librement tout le mal que l'on en pense, et quelquefois celui que l'on ne pense pas. Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour ne pas être méprisé de ceux qui l'écoutent*, page 141. Et suit une comparaison avec les poupées.
- Le culte de l'apparence *La vanité dominante des français est celle de paraître opulents*, page 129. *Quel travail pour maintenir soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus !* page 131. *Il faut paraître riche, c'est une mode, une habitude, on la suit.* C'est la lettre 29 ajoutée pour l'édition de 1752. Cette lettre reprend le développement de la lettre 20 où du culte de l'apparence l'auteur passe à la critique du gouvernement. *Le malheur des nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle. Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce que l'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or, et par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, cette nation orgueilleuse, suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du souverain ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état. Ce souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets qu'en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y aurait autant de folie à prétendre y avoir part que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.*
- présent dans l'ensemble des lettres et traité de manière structurée dans la lettre 34, ajoutée en 1752, le message féministe : *Je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit que leur façon de penser sur les femmes*, page 142. L'absence d'éducation ou une éducation réduite à *régler les mouvements du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation*, page 145. Elle condamne les lois qui régissent le mariage, ayant fait elle-même cette douloureuse expérience, page 149. *Injustice des lois qui tolèrent l'impunité des hommes, poussés au même excès que leur autorité ?*

Madame de Graffigny, une femme de lettres au XVIII^e siècle

La mort de Madame de Graffigny semble avoir condamné son œuvre au purgatoire littéraire : après une décennie de gloire incomparable, son nom et ses écrits sombrent dans l'oubli. Sa mémoire subsiste indirectement au XIX^e siècle à travers sa correspondance qui nous livre le récit de son court séjour à Cirey-sur-Blaise, durant l'hiver 1737, sur invitation des illustres Voltaire et Émilie du Châtelet. Au XX^e siècle, on décrète que *Les Lettres d'une Péruvienne*, son ouvrage le plus célèbre, ne figurent plus « au memento du lecteur moderne, fût-il féru de littérature ». Quant au « patronyme de leur auteur, [il] ne lui évoque rien ; à peine est-il connu de l'érudit ». Que savons-nous, aujourd'hui, de la femme écrivain la plus célèbre de la seconde moitié du XVIII^e siècle ?

Rien ne semblait prédestiner Mademoiselle d'Issembourg Du Buisson d'Happoncourt, née à Nancy le 11 février 1695, à se distinguer dans le domaine des lettres. Issue d'une ancienne mais modeste famille lorraine, la jeune Françoise grandit à Saint-Nicolas-de-Port, où son père officie en tant que commandant en chef de la garnison des gardes du corps du duc Léopold. En 1712, elle fait un beau mariage en s'unissant à François Huguet de Graffigny, fils du fort riche maire de Neufchâteau, Jean Huguet. Madame de Graffigny semble s'épanouir par trois maternités successives, entre 1713 et 1716, au cœur de son beau domaine de Villers-lès-Nancy.

En réalité, lorsqu'il ne séjourne pas en prison, son mari la maltraite et contracte au jeu des dettes grandissantes que le jeune ménage ne peut bientôt plus honorer ; les trois enfants meurent quant à eux en bas âge. Françoise de Graffigny obtient une séparation judiciaire d'avec son mari en 1725 et espère jouir d'une vie plus heureuse à la cour de Lunéville, où elle se place sous la protection de la duchesse Elisabeth-Charlotte d'Orléans.

Mais cette parenthèse enchantée d'une dizaine d'années est brutalement interrompue, en 1737, par le déplacement de la cour à Commercy, érigée en principauté viagère après le mariage du duc François III avec la fille de l'Empereur, Marie-Thérèse d'Autriche. Désormais sans ressources, Madame de Graffigny accepte de rejoindre la duchesse de Richelieu à Paris en 1739, en tant que dame de compagnie. Bien qu'elle souffre d'être arrachée à sa terre natale, la jeune femme fait connaissance du beau monde parisien, s'entourant d'écrivains, d'académiciens, d'administrateurs et de courtisans. Son passé, pourtant, la rattrape : Madame du Châtelet, avec laquelle elle s'était gravement querellée lors de sa visite à Cirey, s'installe durant l'été avec Voltaire à l'hôtel de Richelieu. Rancunière, elle empêche Madame de Graffigny d'accompagner la duchesse dans son déplacement vers le Languedoc. Lorsque celle-ci décède l'année suivante, Françoise se trouve de nouveau dans une situation matérielle préoccupante. La rupture peu courtoise que lui inflige en outre l'officier de cavalerie Léopold Desmaret, son amant depuis quinze ans, en 1743, accroît sa solitude.

Madame de Graffigny trouve alors dans l'écriture un réconfort certain et l'espoir d'assurer elle-même sa subsistance. Membre du cercle littéraire du Bout-du-Banc, elle fait ses classes en rédigeant deux petits contes qui ravissent son entourage. Désormais installée dans son propre appartement avec sa filleule, Anne-Catherine de Ligniville, dite Minette, elle s'attelle à la rédaction d'un projet plus ambitieux, *Les Lettres d'une Péruvienne*.

Son unique tentative romanesque se révèle un coup de maître : outre de substantiels revenus, Madame de Graffigny y gagne une réputation considérable, qui lui permet de s'entourer de personnages influents. Grâce à l'appui du comte de Clermont, sa *Cénie*, comédie larmoyante en cinq actes et en prose, est interprétée à la Comédie-Française par les plus grands acteurs (Gaussin, Grandval, Dumesnil) : c'est, cette fois, un véritable triomphe. Parallèlement, l'écrivain renoue avec ses anciens proches de la cour de Lorraine. Anne-Charlotte, « la Belle des Belles », lui demande d'imaginer de petites pièces pour distraire les enfants de l'Empereur. Commenant par *Ziman et Zénise*, en 1747, Madame de Graffigny lui envoie une œuvre par an jusqu'en 1753, en échange de quelques gratifications et d'une confortable pension. Elle est désormais à l'abri du besoin.

Ayant marié Minette, l'écrivain s'installe bientôt dans une maison donnant sur les jardins du Luxembourg, où elle reçoit hommes de lettres, politiciens et administrateurs des plus grands pays européens. « En 1752, Mme de Graffigny est au sommet de sa gloire [...]. On reconnaît "la mère de *Cénie*" partout dans Paris, et on pleure sur ses œuvres dans les cours de Vienne, de Lunéville, et d'ailleurs ». Cet état de grâce ne dure pourtant pas. Ses deux pièces suivantes, *Phaza*, une féerie en un acte, et *La Baguette*, une comédie, ne sont accueillies qu'avec froideur : la première est jugée médiocre, tandis que la seconde ne récolte que du mépris. En outre, les liens solides qui l'unissaient à François-Antoine Devaux, dit « Panpan », son ami et confident de toutes les heures, s'étiolent peu à peu après une importante querelle en 1752.

Madame de Graffigny tente de reconquérir sa gloire perdue en travaillant d'arrache-pied à une dernière pièce, *La Fille d'Aristide*. Les transformations incessantes qu'elle impose à son œuvre dans l'espoir de l'améliorer en gâtent la fraîcheur : sa représentation, en 1758, est un désastre. Parallèlement, l'écrivain perd la protection de l'influent Comte de Maillebois, disgracié, et souffre d'alertes cardiaques de plus en plus fréquentes. Elle décède d'une attaque le 12 décembre 1758. Sa correspondance, ses papiers et ses manuscrits sont légués à Devaux ; ses héritiers en vendront une partie au bibliophile anglais Sir Thomas Phillipps. De mains en mains, ces précieux documents rejoindront les collections de la bibliothèque Beinecke de l'université de Yale, nous permettant aujourd'hui de redécouvrir l'une des grandes femmes écrivains du XVIII^e siècle.

La redécouverte de l'œuvre de Madame de Graffigny et l'actualité de la recherche

L'œuvre de Madame de Graffigny est enfin sortie de l'obscurité dans laquelle elle languissait depuis le XIX^e siècle. Si Sainte-Beuve a sonné le glas de sa réputation en qualifiant les *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénie* de « ces ouvrages plus ou moins agréables à leur moment, et aujourd'hui tout à fait passés », cependant, à partir des années 1960, la renommée dont elle jouissait au XVIII^e siècle a bénéficié d'une résurrection.

Les *Lettres d'une Péruvienne* et la tradition du roman d'amour par lettres

Le roman par lettres, ou « roman épistolaire », se définit généralement comme un récit en prose constitué de lettres fictives, le plus souvent échangées par des amoureux contrariés. Ces lettres renouvellent l'art de la narration, en conjuguant l'action à une peinture subtile des sentiments. Lorsque paraissent les *Lettres d'une Péruvienne*, le roman épistolaire connaît une grande faveur en France. Héritier d'une tradition, l'ouvrage de Madame de Graffigny est aussi au diapason de la sensibilité du XVIII^e siècle.

Parcours d'un bestseller

L'histoire de la réception des *Lettres d'une Péruvienne* est aussi passionnante que singulière. Comment les XIX^e et XX^e siècles ont-ils pu méconnaître voire mépriser l'un des plus grands succès littéraires du XVIII^e ? De 1747 à 1835 paraissent en effet plus de cent éditions différentes du roman, traduisant sa popularité croissante. Pourtant, auprès des lecteurs contemporains, son originalité provoque davantage le débat que l'adhésion.

Entre 1745 et 1747, Madame de Graffigny ne cesse de retoucher ses *Lettres d'une Péruvienne*, multipliant les manuscrits et leur lecture à ses amis proches - Panpan Devaux, l'actrice Clairon Lebrun, Benoît-Étienne Berthier, membre du cercle du Bout-du-Banc, le comte de Caylus... - afin d'en tester les effets. Denis Ponchon « a pleuré comme un veau », note-t-elle avec satisfaction dans sa correspondance, quant à Armand-Alexandre Du May, il a « si bien pleuré que le mouchoir allait à tout moment ».

Mais depuis Richelieu, qui fonde en 1629 le régime de l'arbitraire, et la création, en 1742, du corps des censeurs, seuls les ouvrages ayant obtenu le « privilège du roi » sont autorisés à paraître. La publication des romans étant de surcroît strictement interdite, Madame de Graffigny n'a d'autre choix que de contacter la veuve Pissot, qui édite officieusement les *Lettres d'une Péruvienne* en cachant son identité derrière l'adresse « A PEINE », imaginaire et facétieuse. Face au succès de l'ouvrage, sans consulter l'auteur, l'éditrice fait bientôt paraître une seconde édition furtive, en remodelant l'orthographe conformément aux usages de l'époque. N'étant pas en droit de publier, elle ne peut elle-même se protéger des éditions pirates. Jusqu'en 1750 paraissent ainsi treize éditions portant l'adresse « A PEINE », dont la plupart sont des contrefaçons normandes, percheronnes, lyonnaises, voire belges ou anglaises.

De plus en plus de lecteurs contemporains découvrent les *Lettres d'une Péruvienne* avec enthousiasme, mais leurs critiques révèlent une réception des plus ambiguës. Déstabilisés par la singularité du roman, nombre d'entre eux se méprennent en le jugeant à travers leurs propres valeurs, reproduisant ainsi inconsciemment les travers européens décriés par le personnage de Zilia. Formés aux schémas rigoureux de la tragédie, certains dénoncent le manque d'héroïsme de la princesse péruvienne, qui sacrifie la gloire de son rang à l'amour. D'autres ne peuvent tolérer les invraisemblances géographiques et historiques consenties par Madame de Graffigny. Surtout, aucun n'accepte que Zilia s'affranchisse de la religion établie et du destin de l'héroïne classique. Au XVIII^e, un roman n'est satisfaisant qu'avec un mariage ou une mort et il est impensable que la femme s'accomplisse dans l'indépendance. Enfin, avides « de coloniser le texte, de le récupérer pour la tradition [...], de dompter ce qui menace », les lecteurs réduisent cet ouvrage écrit par une femme à un simple roman d'amour, dénué de toute portée critique.

Les Suites des *Lettres d'une Péruvienne*

Les lecteurs ne pouvaient se satisfaire du dénouement des *Lettres d'une Péruvienne* ! C'est pourquoi deux *Suites* voient soudainement le jour peu après la parution de l'édition originale de 1747. Bien qu'on les lui attribue, Madame de Graffigny désavoue ces adaptations qui trahissent l'esprit initial de son œuvre.

Le roman de Madame de Graffigny s'organisait autour de 38 lettres, les 33 premières adressées par Zilia à Aza et les 5 dernières au chevalier Déterville. En 1748, la première « continuation », sobrement intitulée *Suite des Lettres d'une Péruvienne*, adopte au contraire une structure polyphonique : elle comporte 7 lettres, échangées par Déterville, sa sœur Céline et Zilia. (...) Si elle ne modifie pas l'intrigue, cette suite en explicite toutefois le dénouement.

(...) Paraissent la même année les *Lettres d'Aza, ou d'un Péruvien*, seconde suite attribuée cette fois à Ignace Hugary de Lamarche-Courmont. Plus conséquente, elle réécrit en 35 lettres l'intrigue du point de vue d'Aza, rétablissant ainsi la réputation du prince péruvien. (...)

Le dénouement, traditionnel, les voit se réconcilier et retourner vivre au Pérou. Sous-titrée *Conclusion des Lettres péruviennes*, cette suite s'impose subrepticement comme la clé de lecture du roman original : si celui-ci a pu choquer, c'est parce qu'on l'a mal compris... Sans que Madame de Graffigny puisse s'y opposer, la plupart des éditions ultérieures de son ouvrage incluront ces *Suites*.

En 1797, Madame Morel de Vindé imagine un nouveau dénouement, dans lequel Zilia n'accède à un bonheur profond qu'en épousant Déterville et en s'intégrant totalement à la société française. La reconnaissance de soi proposée dans le roman original est donc condamnée comme une illusion...

Les *Lettres d'une Péruvienne* sont également adaptées à trois reprises au théâtre par Rochon de Chabannes, Goldoni et Boissy.

L'édition de 1752 révisée et augmentée par Madame de Graffigny

Profitant de sa popularité et d'un contexte éditorial plus souple, Madame de Graffigny fait publier en 1752 une nouvelle version de ses *Lettres d'une Péruvienne*, revue et augmentée. Elle y voit aussi l'occasion d'enrayer les dérives des *Suites* écrites par d'autres sous son nom. À travers cette nouvelle édition, elle réaffirme la nature subversive de Zilia, son héroïne, ainsi que sa position de femme écrivain. Consciente du succès commercial de l'édition de 1747, Madame de Graffigny mesure l'intérêt financier d'une nouvelle version remaniée, par ailleurs assez courante depuis le XVII^e siècle pour les formes épistolaires. Les conditions de publication lui sont également beaucoup plus favorables. Malesherbes, directeur de la Librairie depuis 1750, assouplit officieusement la censure royale en levant l'interdiction sur les romans et en accordant à Madame de Graffigny un privilège.

Elle porte désormais son manuscrit chez Duchesne, éditeur prestigieux qui avait déjà publié sa *Cénie* en 1750. L'écrivain prend d'abord soin de corriger certaines erreurs et de polir son style : elle supprime tournures archaïques et lourdeurs, retouche les structures imparfaites et précise certaines ambiguïtés. Elle renforce également l'autorité scientifique de son texte en ajoutant quelques notes et références, puis en demandant à son ami Antoine Bret de rédiger une *Introduction historique* consacrée à la culture des Incas. Avec habileté, Madame de Graffigny se place ainsi sous le patronage de grands défenseurs de cette civilisation : Montaigne, Voltaire et Montesquieu.

Mais surtout, Madame de Graffigny refuse de cautionner les processus de réécriture déguisés en *Suites* qui s'approprient son roman. Au nom d'une « orthodoxie romanesque et morale », le personnage de Zilia y perd tout ce qui faisait sa singularité. Dénuée de tout esprit critique, réduite à ses sentiments, la princesse péruvienne est désormais conforme aux goûts des lecteurs. Madame de Graffigny commence par préserver le dénouement initial et défend la quête identitaire de son héroïne : « *Zilia ne sera pas mariée ; je ne suis pas assez bête pour cela. Je n'ajouterai même rien à sa personne ni à ses sentiments, mais seulement je lui ferai remarquer des ridicules qui lui étaient échappés* ».

Sa contre-attaque s'accomplit également par la subdivision de la lettre XXVIII et l'ajout des lettres XXIX et XXXIV, qui toutes intensifient la critique des mœurs françaises. Elle pointe par exemple les contradictions morales du catholicisme et développe l'évocation de la nature, de manière à éclairer les égarements de la société. Enfin, elle se joue des critiques en renforçant l'attente d'un dénouement harmonieux où Zilia s'intégrerait d'elle-même à la société française. La prise d'indépendance finale de l'héroïne, en pleine conscience et dans la liberté, résonne dès lors comme un accomplissement.

Les traductions (1) : de l'outil pédagogique à la réécriture

Comme tout succès littéraire, les *Lettres d'une Péruvienne* ont rapidement fait l'objet de nombreuses traductions. Entre 1748 et 1774, quatre versions paraissent en anglais, deux en italien et deux en allemand. Une traduction russe, puis espagnole, les complètent respectivement en 1791 et 1792. Selon l'usage du XVIII^e siècle, loin de se contenter de transposer l'ouvrage d'une langue à une autre, ces différentes versions tentent de l'adapter à la culture traductrice. Dès lors, il ne s'agit plus seulement d'un exercice à vocation pédagogique, mais d'un véritable travail de réécriture.